Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 34

Artikel: Les méfaits de ma belle-mère : [suite]
Autor: Fath, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187110

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lè comunistes.

Monsu dâo *Conteu*,

Ah! ma fâi, lo vo catso pas, mâ vo z'itès onco dâi rudo lulus pè cé Lozena, et n'aré jamé cein cru dè dzeins que sè diant dâi bons citoyeins et dâi bons Vaudois. No seimbliâvè per tsi no que l'étâi dza bin prâo d'étrè eimbétâ pè clliâo dè Berna, qu'on est d'obedzi dè serrâ lè reings po bin votâ, po lâo gravâ dè no z'einvoyi dâi bastoubârès fédéraux tatâ noutrès fennès quand le sont malâdès, po no lè trainâ dein lè z'hépétaux, que ne vollieint rein dè cé comerce; kâ se faut férè on écoualetta dè camomilès âo bin onna thétiére dè tisanna, on est quie, et ne vollieint étrè maitrès tsi no.

Mâ qu'est te cein à coté dè cein que sè passè pè Lozena, avoué clliâo pétroleu, clliâo comunistes et cllia galavardâ dè Luise Metset, que farâi bin mi d'allâ restaupâ lè tsaussons à se n'homo et dè sè teni à l'hotô, na pas dè veni férè sa poinna perquie. Ah! vo z'étès galés, et ne compreigno pas voutron syndiquo dè dinsè bailli dâi permechons à dâi tsaravoutès que no vignant traitâ dè voleu dè cein qu'on a oquiè; et lo pe bio dè l'afférè, c'est què clliâo dè Lozena sant ti z'u per tsi Barbaroux po oürè clliâo aleingâ et que s'ein est pas pi trovâ ion po lâo repondrè avoué on chaton. Ah! melebâogro! se l'étiant venus pè St-Bartelomâ, l'ariant trovâ à quoui devezâ. Coumeint! clliâo racaillès, Dieu mè perdenâi, ousant veni derè que clliâo qu'ant on bocon de terra l'ant robâ! Eh, chenapans, va! Quand y'é misâ lo prâ à Samin, que l'é payi 3 fr. 50 la tâisa, sein comptâ lo drâi dè mutachon et lè z'autro frais, que m'a faillu reteri tot l'ardzeint qu'avè pliaci à la banqua, tsi monsu Pelet à Etsalleins, po lo payi, on mè voudrâi veni derè que l'é robâ! Eh! cartouche! mè que mè su bregandâ dzor et né po affanâ cauquiès crutz, et ora on mè voudrâi traitâ dè larro! Oh vâidè-vo, quand lâi peinso, la colére mè montè à la tita, et se lè tegné, lè fréséré quie. Kâ qu'est te que clliâo pandoures? Dâi dzeins que ne savant petétrè pas pi maniyi onna faux, ni onna bessa, et que voudrant veni partadzi avoué no. Eh, bourtiâ! Et vo, pè Lozena, vo vo z'étès pas tant conduit à l'honeu, kâ vo z'ariâ du éclliaffâ lo mor à clliâo pétaquins, na pas lè laissi tant bragâ, mâ petétrè que vo z'ein âi poâire; assebin ditès lâo pî que se l'ont lo malheu dè veni pè St-Bartelomâ, l'ant chaleu, kâ ne repondo ni dâi pierrès, et ni mémameint dâi pétâirus.

On citoyein que vâo bin partadzi demi pot avoué vo, mâ que sè fot de clliaô mina-mor dè Paris.

---

2. Les méfaits de ma belle-mère.

— Je poursuis : malgré ses consolations affectueuses et tout le bien qu'elle me promettait de vous et que votre conduite démentait, je lui dis que je ne me trouvais pas d'âge ni d'humeur à jouer le rôle de femme abandonnée... et que je voulais m'enfuir très loin, et que si elle refusait de m'accompagner, je m'éloignerais seule.

— Tout cela, je le vois, ma chère Louise, développait en vous l'amour des voyages.

— Ma mère se fâcha tout rouge. Jamais je ne l'avais vue ainsi. Elle me traita de folle, me dit qu'il suffirait d'une seule équipée de ce genre pour perdre irrémissiblement de réputation la femme la plus honnête, et qu'elle ne m'avait pas élevée avec tant d'amour et de soins pour que je lui fisse honte. Elle ajouta qu'au résumé vous étiez un homme charmant... autant de visage que d'esprit... d'une belle tournure... d'une belle santé, et qu'au fond vous aviez un excellent cœur. Qu'elle ne m'avait pas donné un tel mari pour que je le rendisse malheureux.. en un mot, elle intervertissait les rôles.

— Cela est-il bien vrai?

— Oui, monsieur.

— Dix bons points pour belle-maman, alors!....

— Cela fait onze...

— Onze!... Je ne veux pas les reprendre... et cependant je ne puis m'expliquer qu'après avoir été si bien prêchée, votre conversion, ma chère Louise, n'ait pas été complète.

— Je souffrais trop de ce que je considérais comme un manque d'affection, pour me soumettre absolument à ce qu'elle exigeait de moi. Je lui reprochai de vous aimer plus qu'elle m'aimait, tout en lui déclarant que si je demeurais auprès de vous pour lui épargner un grand chagrin, je lui demandais de me laisser libre d'agir comme je l'entendrais, dans l'unique but...

— De me réduire en esclavage... et alors vous avez imaginé toutes ces petites machinations... ces traquenards raffinés dont j'ai fini par être la victime...

— Pauvre victime! dit la jeune femme en souriant.

— Vous avez inventé de veiller jusqu'à l'heure où je réintégrerais le domicile conjugal... et de gagner plusieurs gros rhumes sur le balcon... ce qui vous obligeait à tousser jusqu'à me fendre le cœur... et la tête.

— On se défend comme on peut...

— Puis une nuit... sous l'insidieux prétexte d'ennui, vous êtes sortie furtivement pour vous promener toute seule dans la neige jusqu'à une heure du matin. Si bien qu'en rentrant, je me suis trouvé dans la nécessité de réveiller tout le monde pour savoir ce que vous pouviez être devenue, ce que nul n'a pu me dire..., pas même votre mère, qui vous croyait couchée depuis longtemps..., disait-elle.

— Je cherchais à me distraire de mon côté.

— En vous ménageant une fièvre intense dont vous avez failli mourir.

— Je voulais vous rendre la liberté qui semblait vous être plus chère que tout!...

— Je vous ai prouvé le contraire, Louise, en ne vous quittant plus d'une minute.

— Vous avez été parfait..., pendant quinze jours..., mais durant les quatre mois qui ont suivi...

— Oui..., j'ai eu plusieurs rechutes..., j'en conviens, et à ce propos vous avez été si cruelle envers moi, que j'en ai le frisson chaque fois que j'y songe.

— Vraiment, vous avez gardé le souvenir?

— Si je me souviens de cette terrible scène?

— Confusément..., par à peu près..., j'en suis certaine.

— Je l'ai aussi présente à la mémoire que si elle s'était passée hier. Il était minuit, j'étais au cercle, où je m'étais oublié, par politesse, à jouer au billard et à donner revanche sur revanche à un excellent homme qui ne pouvait se consoler d'être constamment battu; cela durait bien malgré moi, je vous l'assure, depuis près de trois heures, quand un domestique vint me prévenir qu'une dame m'attendait en bas, dans sa voiture. Ce ne pouvait être que vous. Je pris aussitôt congé de mon partenaire pour aller vous rejoindre.

« — Je vous demande pardon, mon ami, me dites-vous; mais cette soirée est si belle, que je n'ai pu résister au désir de venir vous prendre pour me promener une heure en votre compagnie. »

Et renvoyant aussitôt votre voiture, vous vous emparez de mon bras... et nous nous trouvons bientôt sur le quai qui borde les Tuileries, où vous vous écriez:

— « Le beau clair de lune! On dirait que la Seine fris-

sonne et ondule comme une étoffe d'argent. Est-ce beau ! »

Puis un instant après :

— « Allons nous asseoir pendant quelques minutes au bord de l'eau... Le voulez-vous, mon ami?... Cela me rafraîchira le sang... Je dors si mal depuis longtemps. »

Et comme je n'avais aucune objection à vous faire, nous descendîmes l'escalier qui conduit à la berge. Une pierre de taille se trouvait là et nous nous y assîmes l'un à côté de l'autre. Vous me dîtes alors, après un moment de silence :

— « Vous m'en voulez bien certainement, mon cher Henri, de vous avoir troublé ce soir dans les distractions qui vous sont chères?...

— « Mais du tout, me hâtai-je de répondre. »

— « Vous êtes trop bien élevé pour parler différemment. »

— « Dites trop sincère...

— « Eh bien, merci ! le contraire m'eût été trop pénible. »

Puis, vous ajoutez avec une voix dont la douceur m'était jusqu'alors inconnue :

— « Ne vous semble-t-il pas, mon ami, que cette eau si limpide, si profonde, vous attire, et qu'on y trouverait vite l'oubli des choses qui nous désolent? »

— « Je n'ai jamais éprouvé cela, répondis-je en riant. »

— « Moi, j'ai bien souvent envié le sort d'Ophélia: » mourir en cueillant des fleurs et s'en aller au milieu » des ondines... entraînée par le fleuve qui, peu à peu, » nous enveloppe comme une mère ferait de son enfant. » Echapper aux cruautés de la vie en se réfugiant » dans la mort, qui rend invulnérable. Fermer les yeux » après y avoir emprisonné l'image de ceux que nous » avons aimés... et après leur avoir dit adieu dans un » baiser comme celui-ci. »

Vous m'embrassâtes affectueusement... puis... rapide comme l'éclair, vous vous élancez dans la Seine en me disant :

— « *Adieu !... je vous pardonne !* »

(A suivre.)

Une dame, qui s'est fixée dernièrement dans notre ville, raconte, à qui veut l'entendre, qu'elle est issue d'une grande famille, qu'elle a reçu une éducation accomplie.

Par malheur, son style et son orthographe jurent un peu avec sa généalogie. L'autre jour, elle écrivait à un jeune avocat : « Mon cher monsieur, j'ai demain quelques personnes à *couper*, faites-moi le plaisir d'être des nôtres. »

— Mais, dit une de ses amies, qui lisait par dessus son épaule, c'est *souper* que tu veux écrire.

— Suis-je assez étourdie! s'écrie, en rougissant, la descendante d'une grande famille, j'ai oublié de mettre un cédille sous le *c*.

Mademoiselle ***, modiste, dont on connaît l'humeur changeante, s'étant brouillée avec son amoureux, Paul Léger, vient de confier son cœur à un employé de banque qui se nomme également Paul.

— C'est une fille qui aime à voyager, disait l'autre jour quelqu'un, elle va d'un *pôle* à l'autre.

Un avare vient d'enterrer sa femme. En s'en retournant, il calcule, au milieu de ses larmes, les frais de la cérémonie funèbre, et il se reproche d'avoir fait du luxe, bien qu'il ait choisi un convoi plus que modeste.

Tout à coup le temps se brouille et une averse se met à tomber. Notre avare, qui n'a pas pris de parapluie, presse le pas en grommelant :

— Bon, il ne manquait plus que cela, je vais abîmer mon chapeau par dessus le marché.

Puis, se rassurant :

— Heureusement que j'ai un crêpe qui le préserve un peu !

Franchise et politesse. — Nous glanons ce passage dans un article de Mme Rose Morand, qui a pour titre : *Savoir-vivre et bienséance.* Après avoir énuméré les diverses attentions que doit à ses visites une personne bien élevée, elle ajoute :

Si par hasard une personne reste trop longtemps, vous éviterez soigneusement de lui faire comprendre que sa visite est longue, soit par un mot, soit par un geste, et surtout ne regardez pas la pendule. Serait-elle restée trois heures, au moment où elle se lève, vous devez lui dire : « Déjà ?... » avec un ton de gracieuse amabilité.

Nous lisons dans un article sur les évènements d'Egypte cette remarque, qui ferait présumer qu'on est encore loin de la solution :

« Quant aux opérations militaires, elle se réduisent jusqu'ici à des reconnaissances qui ne brillent ni par la hardiesse, ni par les résultats acquis ; elles se font en chemin de fer, avec des wagons armés en guerre ; on s'avance jusqu'à ce qu'on ait trouvé un Arabe tirant un coup de fusil ; on rispote à ce coup de fusil, puis on fait machine en arrière jusqu'à Alexandrie ; cela peut durer assez longtemps.

Nous avons sous les yeux un joli volume sur *l'Esprit des enfants et les enfants d'esprit.* C'est un recueil de réparties ingénieuses, fines, profondes (ou prétendues telles) attribuées à des enfants. Il y a, dans ce recueil, des naïvetés amusantes, des paroles profondes, et, souvent aussi, des réparties d'un égoïsme cruel. En voici une *bien nature*, mais bien attristante :

M. Toto, gentleman de cinq ou six ans, pose une question à sa mère :

— Dis-moi, maman, est-ce que mon petit frère sera toujours plus jeune que moi ?

— Mais certainement.

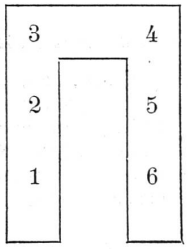
— Ah ! tant mieux !

— Pourquoi, mon chéri ?

— Parce que je pourrai toujours le battre.

Un de nos lecteurs propose le problème suivant :

Couper, en *deux coups de ciseaux seulement*, la figure suivante, de manière à la diviser en 6 petits carrés de papier, contenant chacun un des chiffres indiqués.



L. Monnet.

Imprimerie Howard Guilloud & Cie